

LAURENT WHALE  
LE CHANT DES  
PSYCHOMORPHES



Certains vous diront qu'ils ont rencontré Laurent Whale, qu'ils l'ont connu. Ce sont de vils affabulateurs. Qui peut affirmer l'avoir côtoyé et s'en être remis ?

Lorsqu'il ne combat pas les aliens baveux dans la nébuleuse du Crapaud, il se consacre à sa vraie passion : la peinture sur crânes.

Alors, Humain, prends bien garde à toi. Nulle cachette, nulle grotte reculée ni forêt profonde ne sont un abri sûr. Jusqu'au cœur de la mort, tu ne survivras point. Ne sens-tu pas la terre trembler, se déchirer ? Un ouragan enfle dans le ventre du ciel qui va dévaster les plaines de ton esprit.

Il vient, il arrive.

Fuis !

Trop tard :

Il est là.

En fait, Laurent Whale est né en Angleterre, d'où son nom.

Il est l'auteur, à ce jour, de quatre romans et d'une myriade de nouvelles. Lauréat du prix Merlin et finaliste à quelques autres, il a également traduit en français de grands noms de la littérature d'outre-Atlantique et de la perfide Albion.

Ceci, innocent lecteur, est son premier roman, jadis publié aux célèbres éditions Rivière Blanche. Je ne saurais trop te conseiller de vite l'acquérir afin d'éviter que d'autres ne le fassent et te privent ainsi d'une expérience inoubliable...

Bonne lecture.

LAURENT WHALE

**LE CHANT DES  
PSYCHOMORPHES**

**ÉDITIONS  
LOKOMODO**

Collection dirigée par Peggy Van Peteghem

Ce roman a été publié en 2006  
aux éditions Black Coat Press (Rivière Blanche)  
La présente édition a été remaniée par l'auteur.

Couverture réalisée par :  
Alexandre Bonvalot

Mise en page intérieure :  
Thomas Riquet

© Éditions Lokomodo / Asgard, SARL., Triel, 2011  
4 impasse du Nord 78510 Triel-sur-Seine

ISBN : 978-2-35900-  
Dépôt légal : Septembre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

*À Gilbert D. en mémoire de “no future” ;  
à ma Chatte, et à mon Grand Chat.  
Évidemment.  
L.W.*



## CHAPITRE 1

**J**e ne sais pas ce qui m'a pris. Miryl avait pourtant tout de la gentille fille. De celles qui savent comprendre et consoler les spatiaux. J'ai dû me lever du mauvais pied ce matin, mais surtout je n'ai plus supporté ses câlineries sucrées. N'empêche qu'elle m'avait bien séduit avec ses manières de fille libre, ses airs de ne pas y toucher, et sa crinière flamboyante. Je me connais : dans deux jours, je le regretterai.

En vérité, je crois bien que ce congé ne me vaut rien. Pourtant Awak m'est témoin que j'en avais besoin ! Mais l'ennui est un poison lent. Depuis le temps, je devrais le savoir. À chaque fois que je me laisse entraîner dans sa valse lourde, je finis toujours par faire une connerie.

Inconsciemment, je suis sorti sur le balcon – enfin, la bulle panoramique qui en tient lieu. Une belle vue sur la mégalopole de Novo-Petersbourg, une vue magnifique même. Je regarde sans le voir l'énorme soleil jaune se lever à travers le brouillard de pollution irrespirable. Ici, on appelle ça la *croûte*.

Une soupe nauséabonde et suffocante, vomie par les gigantesques usines des chantiers stellaires qui étalent leur lèpre besogneuse sur la surface du planétoïde. Non, décidément, je ne suis pas fait pour cette vie de rat d'égout ; il me faut l'espace. Trois fois j'ai refusé, sous des prétextes divers, la "promotion" proposée par le bureau central. Pas question de finir dans la peau d'un administratif, condamné à surveiller des supra-computers qui s'en passent très bien.

J'en suis là de mes réflexions lorsque le visio me tire *in extremis* d'une amorce de déprime. Le type s'encadre sur l'écran virtuel :

— Êtes-vous Zéar Shybbis ?

Question de pure forme, car, depuis longtemps, l'identification instantanée des empreintes biologiques a rendu toute présentation inutile. Je réponds mollement :

— Ouais. Qu'est-ce que vous me voulez ?

Je tique : son nom ne s'affiche pas sur l'image. Je le regarde un peu plus attentivement. La quarantaine, cheveux longs et blonds, à la mode des castes Premières. Visage en lame de couteau. Il reprend :

— Il serait souhaitable que nous nous rencontrions. Disons chez vous dans une heure ?

Son ton mielleux me hérissé le poil. Je n'aime pas qu'on me force la main. Alors, par pure bravade, j'affiche une mine désabusée avant de couper la com' sur une dernière boutade :

— Je ne reçois pas d'inconnu ici, salut.

L'hologramme se brouille. Je contemple le vide un moment puis, haussant les épaules, je vais me faire un shoot de synthocaf. La nuit a été mouvementée, ce ne sera pas du luxe. Mon esprit divague un peu sur des visions satinées et brûlantes. Miryl a été formidable, je suis vraiment un chieur ! L'injection me secoue mais remet plusieurs neurones en fonction. Sous le jet du robowash, je commence à raisonner plus sainement. Après tout, n'importe quoi pour égayer le quotidien serait bon à prendre. Il me reste encore une quinzaine de cycles à me morfondre ici, c'est trop long et trop peu à la fois. Beaucoup trop long si je reste à Novo', trop peu si je veux aller faire un tour sur Paradis 5.

Paradis 5. J'aurais dû me décider plus tôt. Elle porte bien son nom cette petite boule verte à la frange du nadir sud. Uniquement dédiée au plaisir des personnels gouvernementaux. C'est là que j'ai rencontré Miryl, il y a deux ans environ. Elle y était hôtesse dans un club de safari au Saârq. Chaque fois qu'on peut se voir, au hasard de mes congés, on se fait une méga soirée. Elle adore que je la sorte – ses copines en sont vertes de rage ! Par Awak ! Un agent de la Gouv', c'est plus prestigieux qu'un gratte-papier de la cité des archives galactiques. Ici, à Novo', le choix n'est guère fourni en matière de mâles. Je ne suis qu'un contrôleur du S.C.T.C, le Service de Contrôle des Taxes Commerciales, mais c'est déjà l'aventure pour ces petites.

Même si parfois je maudis ce job, je dois bien reconnaître qu'il présente certains avantages :

beaucoup de voyages à travers la galaxie, une bonne paye et des à-côtés intéressants. Aux yeux des rampants, nous sommes une sorte d'aventuriers sulfureux. Un comble ! J'ai toujours voulu intégrer le service Action, mais seuls les meilleurs y sont admis. La sélection y est féroce. On dit même que certains ne survivent pas à l'entraînement de base.

Finalement, je me décide ; je vais aller traîner mes guêtres au Galactos. Un complexe de distractions qui pue l'ennui et la joie artificielle, mais c'est là que se retrouvent les transitaires qui ne font que passer sur cette boule pourrie. On n'y compte pas moins de dix femmes au mètre carré ! En général elles sont humanoïdes, mais je ne dédaigne pas les métisses. Voire même certaines espèces exotiques. On dit que les Saïphanes sont des expertes aux jeux lascifs...

Je suis en train d'enfiler ma combinaison de vol légère – pour sortir, c'est plus seyant – lorsque le timbre clair du visio retentit de nouveau. Peste soit de l'importun.

C'est le même gars, mais cette fois son nom s'affiche. Je lis : Qabar L'nitrish, attaché aux Affaires étrangères. Tiens donc, un cafard d'ambassade... Intrigué, je lâche :

— Que me vaut l'honneur de votre Excellence, si tôt le matin ?

Il ne cille pas et rétorque, pince-sans-rire :

— Je suis chez vous dans trois minutes. Ne bougez pas.

Le ton est sans réplique, il coupe la liaison d'un geste sec. Il prend sa revanche, on dirait. Je ressens ce picotement au bout des doigts que j'ai appris à reconnaître. Le boulot me rattrape, tant mieux. Dans mon job de fouineur, je suis parfois confronté à des missions en marge de la légalité. Rien de bien méchant, mais ça met un peu de piquant dans un boulot somme toute relax. Je soupire et me laisse tomber dans un train d'ondes. L'invisible meuble épouse les contours de mon corps me faisant flotter mollement à cinquante centimètres du sol. Davantage pour me donner une contenance que par besoin, j'allume une cigarette relaxante puis j'attends mon énigmatique correspondant.

Il ne tarde pas, ponctuel comme un robot de protocole. À travers la porte je le détaille un peu – lui ne me voit pas. Habillé avec recherche, plus grand que la moyenne, et très mince. J'en déduis qu'il a séjourné longtemps sur un monde à faible gravité. Tanyl, ou Brixto IV peut-être. Cette impression est renforcée par sa posture, jambes légèrement écartées pour résister à la gravité d'ici, légèrement supérieure au standard. Il a dû arriver récemment. Je module un sifflement léger et la porte se dématérialise devant lui.

Tout de suite je sens qu'il n'est pas à son aise car il reluque autour de lui, l'air inquiet.

— Asseyez-vous, Excellence, je vous en prie.

La formule de politesse semble avoir un effet calmant sur ses nerfs que je devine à vif. Il obtempère puis flotte en face de moi. Nous nous dévisageons

un court moment. Je finis ma cigarette et l'écrase dans un cendrier d'acier, souvenir de mon passage sur Terra 1. Comme tout le monde, je possède un démoléculaire, mais je trouve mon antiquité plus "classe".

Il se décide enfin à prendre la parole, comme on se jette à l'eau :

— Monsieur Shybbs, ma visite revêt un caractère... comment dirais-je, confidentiel.

Ben voyons ! Comme si je ne m'en doutais pas alors qu'il avait pris soin de masquer son identité pour son premier appel. Il n'a dû se résoudre à la remettre que pour capter mon attention, et faire valoir son statut. Je garde le silence et croise les mains sous le menton. À voir son air embarrassé, quelque chose me dit que la suite sera croustillante. Il ne doit pas être habitué à ce genre de démarche. Je ne perds rien à écouter, mais je coupe son élan un brin cavalièrement, j'adore faire ça :

— Synthocaf ?

Il est un peu décontenancé mais finit par lâcher :

— Oui, merci.

D'un coup de jarret, je me lève. Cela l'impressionne, alors j'en abuse. Ces freluquets de faible gravité ont déjà tellement de peine à la station verticale chez nous, que nous passons pour des surhommes sur leurs mondes. Une fois dans le réduit cuisine, j'active le sondeur de masse. Équipement standard de la Gouv'. Ça me donne l'impression d'être un agent secret. Le gars ne porte pas d'enregistreur, encore moins d'arme.

De retour dans le salon je lui tends l'injecteur. Très distingué, il se fait son shoot à l'intérieur du poignet puis me rend l'instrument. Il refuse d'un geste la cigarette que je lui propose avant de m'en rallumer une.

— Excusez-moi, je vous ai interrompu, fais-je, exhalant une bouffée de fumée bleue.

On le dirait un peu plus détendu. Il esquisse un petit signe de la main pour signifier que ça n'a pas d'importance et se racle la gorge avant de reprendre de son ton précieux :

— Comme je vous le disais il y a un instant, cette démarche n'est pas officielle et doit rester, disons, secrète. Il s'agit d'un travail qui, je le crois, correspond à vos attributions...

— Mes "attributions," comme vous dites, sont en général tout ce qu'il y a de plus officielles, justement !

— Nous le savons et...

— C'est qui *nous* ?

Il cherche à cacher son embarras, mais ses yeux le trahissent. Il reprend :

— Le système autonome de Brixto IV.

J'avais donc vu juste quant à ses origines... Je m'enquiers :

— Vous n'avez pas de contrôleurs chez vous ?

Il me considère en silence un instant – je me demande bien ce qui peut conduire un dignitaire de chez eux à quémander un service au petit fonctionnaire que je suis. Ce n'est un secret pour personne que notre gouvernement essaie depuis des

lustres de lier des accords commerciaux avec Brixto IV. Jusqu'ici, ils ont toujours refusé. C'est qu'ils sont en position de force, les salauds ! Ils possèdent les seuls gisements de tolsène de la galaxie. Tous les mondes ayant accédé aux voyages stellaires sont leurs clients obligés. Au prix du kilo de ce cristal, on pourrait même dire qu'ils sont leurs esclaves ! Ce qui me surprend le plus chez ce gars, c'est l'absence de morgue. Habituellement, les Brixtéens se croient au-dessus des dieux !

Il répond à ma question par une autre :

— Je ne suis pas venu chercher un contrôleur, monsieur Shybb, sauriez-vous négociier ?

Bon, je commence à en avoir assez des ronds de jambes :

— Écoutez, je ne sais pas pour qui vous me prenez, mais je ne suis qu'un fonctionnaire, et je crois que cette petite conversation a assez duré.

Soudain, je me demande si je ne suis pas la cible d'un de ces stupides jeux que la tridi s'obstine à diffuser aux heures de grande écoute. La populace bovine en raffole, désœuvrée qu'elle est depuis que les robots font tout pour elle.

Je me lève pour lui signifier de partir, mais il reste assis et sort une carte à débit universel. Puis il me regarde droit dans les yeux :

— Je sais combien vous rapporte ce métier. Nous sommes disposés à vous dédommager très largement du désagrément de raccourcir vos vacances...

Je lorgne sa carte. Il ajoute :

— Vous serez de retour dans six ou sept jours.

Ensuite vous pourrez reprendre vos activités comme si rien ne s'était passé. Qu'en dites-vous ?

Je me suis rassis. Quelque chose dans son attitude a changé, il paraît plus sûr de lui. Mon petit doigt me dit que je vais me fourrer dans un sale pétrin. Je hérissé mes dernières défenses :

— J'en dis que je ne sais toujours pas ce que vous voulez exactement.

Une petite flamme s'est allumée au fond de ses yeux. Brièvement, mais je l'ai vue. Il doit penser que je suis accroché. Alors, plus bas, il reprend :

— Il n'est pas impossible que Brixto IV soit sur la voie de reconsidérer ses accords avec votre gouvernement galactique. Pour l'instant rien n'est joué, d'où ma visite... discrète.

Je le regarde comme s'il avait d'un coup une deuxième tête. C'est la meilleure celle-là ! Reconsidérer les accords, comme s'ils n'étaient pas déjà de l'extorsion pure et simple !

Il doit suivre le cheminement de mes pensées, car il me rassure très vite :

— Pas à la hausse, monsieur Shybb, à la baisse...

Boum ! Pour une nouvelle, c'est une nouvelle. Poussant son avantage, il ajoute :

— En ce qui vous concerne, la rétribution serait très motivante. Surtout que je me suis laissé dire que vous n'êtes pas heureux au jeu en ce moment. N'est-ce pas ?

Nous y voilà. Ce petit emplumé s'imagine me piéger pour quelques dettes minables. J'ai pas mal

de défauts, mais pas celui de jouer au-dessus de mes moyens. Malgré tout, il est bien renseigné, le gars. En y repensant, je commence à trouver cette série de malchances un peu trop récurrente pour être le seul fait du hasard. Quantité de détails anodins remontent à la surface de mes souvenirs. Une vague de picotements me parcourt la peau :

— Les parties étaient truquées ?

— Bien sûr.

Là, je commence à bouillir sérieusement. Devinant que j'oscille, en équilibre précaire entre l'homicide et l'assassinat, il précise :

— Mais ne vous inquiétez pas, vos dettes ont été honorées à l'heure qu'il est.

En dépit de l'étrangeté de la proposition, je retiens mal une envie de rire :

— Alors si je ne dois plus rien, pourquoi travaillerais-je pour vous ?

J'aurais dû me douter qu'il était plus mariole que ça, mon aventurier de salon. Mais je suis souvent d'une naïveté sidérante. Ma joie est de courte durée. Je le trouve plus mielleux que jamais quand il se laisse aller sur l'invisible dossier pour enfoncer le clou :

— Parce qu'il ne serait pas dans votre intérêt qu'il vienne à se savoir que Brixto IV paie vos dettes. Dites-moi si je me trompe.

D'un coup, c'est comme si l'air dans la pièce se changeait en glace. Il n'est plus question de jeu du tridi, on ne rigole plus. Le spectre noir de la GouvPo plane entre nous. Une planète entière

m'écrase l'estomac. Je me sens ridicule de l'avoir scanné tout à l'heure, ce gars est beaucoup plus dangereux sans armes. Foutu piège. Dans ses yeux je vois bien que si je refuse, il me balancera sans hésiter. Pour l'exemple. Personne ne sort indemne d'un interrogatoire de la GouvPo. Je n'y suis pour rien, mais je ne pourrai jamais le prouver ; j'imagine que le coup est bien monté. Il me le confirme :

— Sachez aussi que nous payons régulièrement vos dettes depuis deux ans.

Un dernier sursaut :

— Mais j'ai effectué moi-même les virements !

... Et le couperet tombe :

— Ils ont été interceptés et dirigés, par nos soins, vers des comptes que vous avez ouverts sous de faux noms.

J'ai le vertige en pensant au réseau de complicités nécessaire pour réaliser cette magouille. Proprement famélique. Je siffle les deux notes correspondant au visio qui se matérialise immédiatement devant mes yeux.

— Contrôle compte bancaire, fais-je.

L'image virtuelle prend de la consistance. Dès que l'appareil m'a identifié, il affiche mes opérations. Défilent ainsi toutes les transactions, depuis la plus récente jusqu'à la plus ancienne. Pour l'instant, ça ne prouve rien. Alors le Brixteen me donne le code d'un autre de mes comptes. Oh surprise : le visio m'identifie aussitôt sous un autre nom ! Abasourdi, je retrouve là plusieurs montants, en provenance de mon vrai compte, et correspondant aux virements que je

croyais alors effectuer vers mes créanciers. Y figurent aussi d'autres entrées dont les chiffres me laissent pantois. Inutile d'en demander l'origine. Pourtant, tout ne semble pas coller. J'efface le visio puis j'objecte en allumant nerveusement une autre cigarette :

— J'ai toujours joué dans mes moyens, alors pourquoi aurais-je eu besoin de votre aide ?

Il a un fin sourire qui me crispe :

— Vos pertes n'ont cessé de croître. À l'heure actuelle, elles dépassent de très loin ce que vous seriez capable de rembourser sur votre salaire. Nous avons placé des paris perdants sous vos noms d'emprunt.

Les salauds ! Une grosse envie de le jeter dehors pour voir s'il vole me submerge. Mais je reste pantelant.

De quelque côté que je retourne le problème, je n'y trouve pas de solution. Il leur fallait un pigeon facile à plumer, ils l'ont trouvé. Je suis bel et bien coincé. Si la GouvPo a vent de cette histoire de dettes payées par le Système Autonome brixéen, je vais passer un sale moment. Sûrement le dernier, d'ailleurs.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Mais je vous l'ai dit mon cher, une négociation, une simple négociation.

— Que se passera-t-il une fois ma... mission accomplie ?

Il prend un air rassurant du plus bel effet :

— Une fois remplie votre part du marché, je ferai disparaître toutes les preuves contre vous, et

vous reprendrez votre vie où vous l'avez laissée. Avec une nuance : vous serez très riche. Tout sera fini avant la fin de vos congés. Vous avez ma parole.

Tu parles ! Sa parole, je m'assieds dessus un jour de grand désordre intestinal...

Je le lui dirais bien, mais l'énergie me manque d'opposer la moindre dérision à ses manigances ; je suis vidé. Au bout d'un moment, il continue, cette fois du ton monocorde de celui qui fait un briefing de mission. Car c'est cela, en fait, une mission. Quelle ironie ! Moi qui ai toujours voulu faire partie de l'élite, de ceux qui, auréolés de mystère, parcourent l'univers de missions secrètes en aventures exotiques... Moi qui n'ai jamais même réussi l'examen d'accès au concours d'inscription !

Pourquoi ces types ont-ils eu l'idée saugrenue de choisir un minable contrôleur des taxes ? J'entends sa voix, mais je n'écoute pas vraiment ; d'ailleurs, il se tait après une ou deux minutes, puis se levant, il ajoute enfin :

— Je suis persuadé que nous allons bien travailler ensemble. Soyez convaincu que tout ceci est dans l'intérêt supérieur de nos deux gouvernements. Vous serez contacté à nouveau dans quelques jours.

Machinalement, je dématérialise la porte et il s'en va. Un instant, c'est comme s'il n'avait jamais existé, mais mes mégots dans le cendrier sont là pour me convaincre du contraire. Tel un zombie, je vais sur la terrasse bulle histoire de puiser dans la grandeur du panorama de quoi éclaircir mes idées.

Le front contre le micarex, j'observe sans la voir vraiment la plate-forme parking, vingt étages plus bas. Peu de monde à cette heure matinale. Je crois reconnaître la longue silhouette de mon visiteur s'engouffrant dans un luxueux G-speed. L'engin s'élève gracieusement pour rejoindre le couloir de vol et s'insérer dans la circulation fluide.

Une grosse envie de boire quelque chose de fort me submerge et je me détourne pour me servir un vodky bien tassé. À ce stade, c'est vital.

Je n'ai pas fait deux pas qu'une déflagration terrible me fait sursauter. D'un bond je suis de nouveau sur la terrasse, un sale pressentiment au creux du ventre. Là-bas, au milieu du couloir de vol, l'énorme boule de feu ne s'est pas encore résorbée. Plusieurs G-speeds tourbillonnent vertigineusement vers le sol. Ils s'écrasent, semant la mort et la terreur dans une foule heureusement clairsemée. Deux autres engins se sont encastrés dans les tours voisines.

Le trafic est stoppé immédiatement par le central de contrôle de la circulation aérienne. Je commence vraiment à avoir la trouille, une trouille d'enfer. En théorie, les accrochages sont impossibles. Chaque G-speed s'insérant dans le trafic est pris en charge par le système puis piloté automatiquement. Les commandes manuelles n'étant restituées qu'une fois atteintes les limites de l'agglomération. Aussi loin que je me souvienne, pareil accident ne s'est jamais produit ; le système est fiable depuis au moins trois cents ans. L'évidence me frappe : ce n'était pas un

accident. On a exécuté le Brixtéén. Mais pourquoi avoir attendu qu'il me rencontre ?

Mon cœur rate une pulsation : parce qu'on ne savait pas encore qui il allait contacter. Maintenant, on doit savoir. Il faut que je me tire d'ici en vitesse. Fou de panique, je scrute le ciel et ne tarde pas à voir converger plusieurs véhicules noirs vers l'aire de parking de ma tour. Pas le temps de gamberger, j'enfile deux ou trois trucs dans un sac léger, boucle le ceinturon de mon radol de service et fonce dans le couloir. Une seule idée en tête : il faut que je sois loin d'ici avant que les psy-balls de la GouvPo investissent mon bloc. Ces saloperies de robots boules se calent sur vos ondes psychiques et guident les androïdes traqueurs sur vous.

En fonçant vers le puits magnétique qui mène aux étages supérieurs, je crains à chaque seconde de voir apparaître une des sphères chromées. Impossible d'en descendre une : de la taille d'une orange, les psy-balls sont en constant mouvement. De toute façon, si je suis repéré par une seule, toutes les autres seront immédiatement renseignées sur ma position. Paradoxe de ma situation : s'ils me passent à la sonde mentale, ils constateront à coup sûr que je ne suis pour rien dans cette arnaque, et donc penseront que j'ai fait établir un barrage cérébral. C'est un procédé utilisé pour dissimuler les secrets contenus, par exemple, dans la tête des savants mais, aussi, des agents des services secrets.

J'arrive enfin devant le puits magnétique et me jette sans perdre une seconde dans le flux ascensionnel. Il y a une trentaine de puits dans mon bloc résidentiel. Avec un peu de chance, je serai loin dans quelques instants. Trempé de sueur, je débouche sur l'aire des machines de service au sommet de l'immeuble. L'air aigre et nauséabond m'agresse les sinus. Je retiens ma respiration en fonçant coudes au corps vers un stator. C'est une sorte de G-speed, le confort en moins, destiné aux robots de maintenance. Il y en a trois sagement ancrés sur leurs berceaux ! Je choisis celui qui me paraît le plus rapide puis m'engouffre dans l'étroite cabine en rabattant, d'un geste, la verrière sur moi. Le cockpit se pressurise en deux secondes car tout est prévu pour embarquer également du personnel de supervision humain. Enfin, je peux reprendre mon souffle.

Sans perdre de vue la bouche de sortie du puits, je tâtonne fiévreusement pour lancer les paramètres de vol. Mes nerfs sont en pelote lorsque, au terme d'une éternité, le petit tableau de bord vire au vert sur tous les systèmes. J'arrache l'engin à son support, pianote un instant pour faire défiler la carte de vol. Je n'ai pas encore eu le temps de penser à une destination... L'urgence était dans la fuite. Mon cerveau bout durant quelques pénibles secondes, puis je me décide : la zone de fret de l'astroport. J'y serai difficilement repérable parmi le grouillement incessant qui y règne nuit et jour. Avec de la chance,

je ne serai pas remarqué dans le flot des véhicules de service qui n'empruntent pas les couloirs civils de circulation.

Le frêle appareil plonge entre deux tours avant de se stabiliser brutalement cent mètres plus bas. Une sacrée secousse. Il n'est pas muni de compensateur de gravité car, la majeure partie du temps, il ne transporte que des robots. Il faut que je mette le plus de distance possible entre eux et moi. La disparition du stator va immanquablement déclencher le blocage de mon couloir aérien. D'ici là, je dois être sorti de l'engin. L'angoisse me donne la sale impression de me traîner comme dans ces rêves où l'on court sur place. Les mains crispées, je vérifie ma position par rapport à l'astroport : encore cinq bonnes minutes. Par Awak, que c'est long !

D'ordinaire le spectacle de Novo' vu du ciel me fascine. Les gigantesques tours d'habitation font une forêt de verre et d'acier que le soleil jaune embrase d'or. Aujourd'hui, je ne vois que l'écran gris du tableau de bord. D'un instant à l'autre, la tête casquée de noir d'un agent de la GouvPo va s'y encadrer, m'intimant l'ordre de ne pas quitter mon bord. Ils vont l'immobiliser au milieu du trafic, et c'en sera fini de moi. Je connais le traitement réservé aux traîtres. Pire que la mort : la cryo-déportation.

Le prisonnier est mis à la disposition du corps médical. Ensuite, dès qu'un besoin d'organe se fait sentir, le robot chirurgical le prélève. Les fonctions vitales sont maintenues par un dispositif de survie qui prend le relais de l'organe désormais manquant.

Le détenu reste conscient en permanence. Bien sûr, on prend garde à ce que tout se déroule sans aucune douleur physique, sinon des âmes sensibles risqueraient d'élever leurs voix. En fin de peine – le mot est juste – le condamné ne conserve souvent que son cerveau. La folie le libère bien avant l'arrêt de la machine. Cette horreur peut prendre plusieurs années.

Avoir été greffé d'un organe "naturel" est du dernier chic, pour les castes Premières, au détriment de l'organogénèse. J'avoue qu'avant, tout ceci me laissait parfaitement indifférent... Inconsciemment, je serre la crosse du radol. Je ne leur laisserai pas le temps de me paralyser. Ne pas se laisser prendre vivant. Jamais.

## CHAPITRE 2

**J**'ai dû perdre mon poids en eau lorsque se profilent enfin les structures cyclopéennes de la zone de fret. Le stator bifurque soudain en direction d'une plate-forme de service, à mi-hauteur d'un hangar. Je crisper tellement les poings que les ongles m'entrent dans les paumes. Le choc léger m'indique que je suis posé sur le berceau et que la verrière peut s'ouvrir. J'attrape mon sac puis saute à l'extérieur, non sans avoir ajusté un petit masque respiratoire de secours trouvé à bord. En deux bonds je suis devant l'accès. Il est ouvert. C'est toujours le cas, les robots n'étant pas voleurs de nature !

Au moment où je me glisse à l'intérieur, mon stator repart. Juste avant de le quitter, j'ai programmé plusieurs autres destinations. Si la GouvPo ne fait pas le rapprochement trop vite, la mémoire de cet appareil rustique sera saturée et donc inexploitable pour analyse. Peut-être est-ce là une manœuvre puérile mais il faut bien se raccrocher à un espoir, si mince soit-il. En tout cas, cette petite ruse me

met du baume au cœur. Pour un novice je m'en sors plutôt bien. Pour l'instant.

Ici, le vacarme est insoutenable. Cet entrepôt abrite des docks de déchargement pour les cargos stellaires et, conjointement, des ateliers de maintenance. Il se présente sous la forme d'un immense parallélépipède de trois cents mètres de haut pour six cents de long et deux cents de large. Un monstre de métal avalant des vaisseaux entiers pour les recracher après avoir vidé leurs entrailles. Le dock est attenant à d'autres, de tailles variables, sur lesquels on peut voir clignoter les sigles immenses et multicolores des compagnies qui les possèdent. Justement, un déchargement est en cours. Je me plaque précipitamment dans l'ombre de la passerelle étroite sur laquelle je me tiens. L'énorme bulbe du nez d'un super cargo occupe tout mon champ de vision. À dix mètres de moi, les hublots du poste de pilotage luisent et je distingue les petites silhouettes qui s'activent sur leurs instruments. Manifestement, le mastodonte est un indépendant. L'état lamentable du revêtement de coque en est témoin. J'ai l'habitude, dans mon boulot j'en ai contrôlé des centaines. Bon, il faut que je trouve un endroit sûr pour me cacher. Ensuite, je serai plus serein pour réfléchir à la panade dans laquelle je suis.

La peur au ventre, je passe l'heure suivante à explorer les passages suspendus. De temps à autre, je croise des robots de service qui m'ignorent superbement. Ce ne sont que des simulacres d'humains à carcasses de plastex. Suivant leur

fonction, ils possèdent une ou plusieurs paires de mains. “Mains” est un bien grand mot ; en fait, ce sont des outils adaptés à leur mission. Pincés, crochets, soudo-laser, etc.

J’ai presque effectué un tour complet du niveau où je me trouve lorsque je repère une poutrelle qui surplombe l’entrepôt de stockage. C’est hasardeux. Cent cinquante mètres me séparent du sol où grouille une foule de chariots automatiques et d’hommes d’équipage déchargeant le fret. Une profonde inspiration avant de commencer l’ascension d’une canalisation qui rejoint la charpente. Surtout éviter de regarder vers le bas. Mes mains sont devenues poisseuses lorsque, enfin, je m’étends tremblant sur le dessus de la poutrelle visée. Il me faut un bon moment pour regagner une confiance suffisante dans mon équilibre et commencer ma lente reptation. Fort heureusement, les structures du toit ne sont pas éclairées et je passe inaperçu, en dépit des paquets de poussière que je déloge à mon grand dam. Encore dix mètres... cinq... Ça y est !

D’un rapide coup d’œil, je vérifie que je suis bien à la verticale d’une passerelle. Me suspendant par les bras, je me laisse alors tomber le plus discrètement possible.

Toujours personne en vue. À présent, je suis dans les soupentes de l’entrepôt de stockage. Il me reste à trouver un abri. Ce ne devrait pas être trop difficile dans ces montagnes de marchandises les plus diverses. Ici, tout est automatisé, le risque

d'être surpris est donc moindre. Je récupère mon souffle en parcourant les alentours à la recherche d'éventuelles caméras. J'en repère plusieurs qui sont fixées à d'autres passages, en dessous du niveau où je me trouve. Pas de risque de ce côté-là. Vingt mètres plus loin, le stock atteint une hauteur suffisante pour que je puisse quitter ma passerelle. Commence alors une partie d'escalade sur les racks de stockage – toujours au-dessus des caméras – jusqu'à ce que j'atteigne enfin un espace libre entre deux containers. Je me laisse tomber dans l'ombre protectrice, à cent mètres du sol, fourbu, les mains meurtries mais sauf. En sécurité ? Bonne question.

J'ouvre les yeux en sursaut, dégoulinant. Comme lorsqu'on s'éveille d'un cauchemar en pleine nuit, il me faut quelques instants pour réaliser où je suis. Le sommeil m'a terrassé d'un coup. Étourdi par la rumeur omniprésente de l'entrepôt et le relâchement de la tension. Il est vrai que les dernières heures ont été riches en émotions.

Il faut que je me secoue. Ce serait trop bête de se faire cueillir en plein sommeil. Si j'en crois mon chrono, six heures se sont écoulées depuis que je suis un fugitif. J'ai dormi comme un loir. Malgré tout c'est bon signe, ça signifie que la GouvPo n'a pas retrouvé ma trace. Une sorte de petit miracle.

Bon, il s'agit de réfléchir à un plan sérieux. Il ne m'est plus possible de rester à Novo' car, tôt ou tard, ils me prendront. Je commence à réaliser pleinement le tragique de la situation. Tout ce qui

a été ma vie jusqu'ici n'existe plus. Jamais plus je n'irai sur Paradis 5, jamais plus je ne mènerai cette vie semi-oisive. Jamais plus... Miryl. Ou d'autres. Tant que je resterai ici, je serai un proscrit ; un hors-la-loi.

Je sens des larmes de rage monter contre cette maudite malchance qui m'a fait devenir le jouet involontaire des politiciens véreux de Brixto IV. Pourquoi moi, par Awak ! ? Pourquoi a-t-il fallu qu'on me choisisse ?

Le plus navrant, c'est que tout ce gâchis est en pure perte. Comment pourraient-ils me rejoindre maintenant ? Car le Brixtéen me l'a bien dit, juste avant de se se faire éparpiller : je serai recontacté.

Au fond de moi, une petite voix me susurre vicieusement que je devrais être satisfait, et même jubiler : cette vie aventureuse dont j'ai toujours rêvé, eh bien je l'ai, maintenant. Quelle blague !

Je risque un coup d'œil vers le bas. L'activité s'est calmée. Le va-et-vient incessant des chariots et des astros a fait place à un silence amplifié par le volume titanesque de cette cathédrale de fer. Chaque résonance est un battement de ce cœur immense, répercuté à l'infini. Mon sac vidé m'offre le maigre inventaire de ce qui est dorénavant l'étendue de mes possessions : quelques plaquettes de pilules nutritives, trois recharges pour le radol, un microvisio et une tenue de vol dans son étui miniaturisé. Pas de quoi survivre au-delà d'une quinzaine de jours. À supposer que je trouve de l'eau, car je n'avais pas de pastilles d'hydral chez

moi. Après les émotions de cette course folle, une sorte de détachement froid envahit progressivement mon esprit. Je ne peux rester éternellement sur cette montagne de métal et de caisses. Un jour où l'autre, un robot viendra déstocker ma cachette.

Par réflexe, je déchiffre l'étiquette holographique collée sur le container contre lequel je me suis adossé. Je siffle entre mes dents :

— Sydarna. Ce truc vient de Sydarna. Un sacré voyage...

Je lis : “Échangeur thermique”. Mes connaissances en mécanique spatiale sont très limitées mais, néanmoins, je sais qu'il s'agit d'un composant de propulseur stellaire. Je rêve un instant au fantastique périple de ce container, plusieurs milliers d'années-lumière...

Si seulement je pouvais en faire autant. Mais l'accès au plus insignifiant des caboteurs sidéraux m'est désormais impossible. Mon signalement a dû être transmis à tous les contrôles d'embarquement. La chasse ne cessera que lorsqu'ils m'auront eu. Ou tué. J'imagine l'armée de fonctionnaires et d'androïdes épiluchant mon passé, mon intimité et mes comptes en banque. Dépeçant sans scrupule tout ce qui fut ma vie, comme on dissèque un animal de laboratoire. Les Brixtéens m'ont bien coincé. Personne et surtout pas la GouvPo ne croirait à mon innocence. Même si je me rendais maintenant. Et quel gâchis ! Je ne sais même pas ce que devait être cette satanée “mission”. Négociateur ? Mais négociateur quoi ? Et avec qui ?